

French

revue de modes

#14 printemps été 09
interviews

CLAUDE LÉVÊQUE

MICK JONES

ALEXEY TITARENKO

mode / fashion

MAISON MARTIN MARGIELA

CESARE CASADEI

+beauté / beauty

+english texts

#14 printemps été spring/summer 09 / FR 10
\$14.95 / £11.40 / €10.25 / P. 595 K.K.



aminata
AZZARO

ALEXEY

— Pour que
les lieux
aient
une âme,

il faut
que nous
y pensions...

C'est donc
de nos âmes
que les lieux
sont peuplés.

TITA RENKO

052

CITY OF SHADOWS,
1992–1994 / Unrified, [crowd 1]



Alexey Titarenko est Russe, de Saint-Petersbourg. Ça se voit, ça se sent dans sa photographie. Une vision littéraire, jusque dans sa dramaturgie, de la ville qui le fonde et de ses concitoyens qui se fondent dans son noir et blanc spectral. Ses images seront exposées d'avril à mai à la Nailya Alexander Gallery à New York, puis à la rentrée, à la galerie Camera Obscura à Paris.

UNE PHOTOGRAPHIE DES AMES

TEXTE
ALAIN WAIS

054

Alexey Titarenko est bien jeune, 46 ans, pour sa photographie qu'on croirait séculaire. Elle a cette force inouïe de n'avoir pas d'âge alors qu'elle marque des temps précis, d'époque et de pose. Il est essentiel de dire que Titarenko est Pétersbourgeois. Saint-Petersbourg est l'âme de sa photo et il le lui rend bien en photographiant l'âme que ses citoyens lui confèrent. Il y est né, y a grandi, y vit, il en est imprégné : de sa beauté, de sa culture, de son histoire, de sa force. Il l'aime comme il aime ses habitants. Son cœur est le sien, le leur, et inversement. Idem sa pensée, sa réflexion. Il l'a photographiée de pied en cape, comme personne ne l'avait fait avant, sinon les grands écrivains, Dostoïevski, avec les mots, tenant compte de l'humain et de la déshumanisation qui lui est faite par le régime, le pouvoir économique. Une humiliation sociale qui la hante et que lui, Alexey Titarenko, a voulu exhumé, comme pour l'exorciser, toute honte bue, jusqu'à l'ivresse, avec la beauté du diable, la poésie du désespoir. Après une première série "La nomenclature des signes" à la fin des années 80, qui moquait la stupidité du régime, la soudaine pauvreté de ses concitoyens (comme il l'explique plus bas) l'a conduit à changer son fusil d'épaule, pour employer une dramaturgie picturale à la hauteur du désastre humain qu'il observait et ressentait au plus profond. Trois séries, "La cité des ombres" (1992-1994), "La magie noire et blanche de Saint-Petersbourg" (1995-1997), et "Le temps inachevé" (1998-1999), nous montrent une Saint-Petersbourg loin du cliché carte postale que l'on connaît d'une des plus belles villes du monde. Mais à travers les Pétersbourgeois, c'est toute la Russie qu'il convoque. Ces femmes, ces enfants, ces hommes, de réputation si fière et au caractère bien trempé, perdus, abandonnés, accablés, anéantis, avilis, comme effacés par la misère. Spectres lâchés dans l'évanescence de son noir et blanc, apparitions fantomatiques désincarnées par les nuances multiples de ses gris, citoyens devenus l'ombre d'eux-mêmes dans des files d'attentes aussi longues que ses temps de pose et auxquelles il offre miraculeusement le mouvement. Quelle plus belle interprétation que ces figures chimériques qui éclatent à la nôtre ? On se souvient comme si c'était hier du choc que fut son exposition au musée Réattu en 2002 pour les Rencontres d'Arles. Depuis, Alexey Titarenko a photographié Venise et Cuba avec la même humanité, la même empathie, le même cœur, la même beauté intemporelle. Il est allé chercher l'âme cachée au fond des cartes postales. ■

Vous avez beaucoup photographié votre ville, Saint-Petersbourg, la première chose qui apparaît, c'est que la ville y est très présente alors que ses habitants la traversent comme des spectres, est-ce une façon pour vous d'exprimer que nous sommes A.Titarenko /seulement de passage ?

Non, je n'ai pas pensé à ça en créant les images. En fait au début des années 90, et bien que le totalitarisme soviétique venait de disparaître, je travaillais encore sur mon projet photographique, Nomenklatura des Signes, commencé au milieu des années 80. Cette série fut, en premier lieu, conçue en réflexe à la stupidité et l'absurdité du régime en place en URSS: une sorte de réaction automatique et personnelle aux manifestations étranges (voire surnaturelles) de ce régime. Elle représentait le paysage visuel (sous forme d'images issues de superposition de plusieurs négatifs ou bien de collages mêlant les photographies, du tissu rouge, des extraits des discours de Brejnev, etc.) qui m'entourait à l'époque, comme étant hors de toute référence réaliste et où les individus étaient réduits à de simples représentations préconçues : "Le vrai ouvrier", "L'heureuse constructrice du communisme", etc. A un moment donné, je me suis aperçu que je luttais dans le vide et que mon œuvre, tout à fait sincère, risquait de se prêter à la spéculation... Car je souffrais terriblement de voir ce peuple soviétique, tous ces gens que le régime transformait en simple signes, faisant de leur existence un substitut à la vie réelle... D'état solide et palpable de signes souriants, ces gens-là sont devenus des ombres errantes... Un jour d'automne de cette pénible année 1992, je traînais tristement dans une rue autrefois gaie et grouillante du centre ville : elle était à peine éclairée, c'était la fin de l'après-midi, on ne voyait aucune voiture... Dans un silence étrange, seulement rompu par les claquements de porte des magasins et des boulangeries vides,



TIME STANDING STILL.
1998...2000 / Unifield. [white dresses]

je voyais des gens égarés, hommes et femmes, sobrement habillés avec les yeux emplis de fatigue et de désespoir, à bout de souffle dans leur parcours triste et quotidien à la recherche de quelques produits de base pour se nourrir... On aurait dit des "gens-ombres"... On n'avait jamais vu ça à Saint-Petersbourg depuis la dernière guerre mondiale, depuis le blocus de la ville par les nazis. A partir de cette impression forte et durable, j'ai senti la nécessité de raconter cette détresse et cette souffrance aux autres... De l'exprimer par mes photos et de susciter une compassion et un amour pour ces habitants de ma ville natale, massacrée avec une injustice extraordinaire tout au long du XXème siècle. Avant tout, j'ai souhaité faire passer dans mes photos cette métaphore des gens-ombres qui ont été le pilier de ma vision. Je l'ai fait en utilisant un temps de pose très long...

Photographiez-vous Saint-Petersbourg comme un personnage à part entière ?

A.Titarenko / C'est plutôt un instrument, un moyen à l'aide duquel j'exprime ma vision. Car c'est dans les villes que les problèmes de la société sont le plus visibles.

057

On dit que les lieux ont une âme, pensez-vous l'avoir approchée ?

A.Titarenko / Pour que les lieux aient une âme, il faut que nous y pensions... C'est donc de nos âmes que les lieux sont peuplés. Cela nous renvoie à nous-mêmes... A l'expression de nous-mêmes, ce qui est la meilleure façon d'approcher l'âme des lieux.

A quoi ressemble-t-elle (comparée à celles d'autres villes, si c'est plus facile à exprimer par comparaison) ?

A.Titarenko / Saint-Petersbourg est une ville bâtie par les étrangers: architectes italiens, français, allemands, hollandais. Elle a plus de chefs-d'œuvre d'architecture italienne de la fin du 18ème au début du 19ème siècle, que Rome. L'Opéra de Saint-Petersbourg est aussi fameux que celui de Milan et la ville a le plus célèbre ballet classique dans le monde. Le musée de l'Ermitage est aussi important que le Louvre ou le Metropolitan et contient une collection de tableaux impressionnistes qui rivalise facilement avec celle d'Orsay. Elle a plus d'orchestres et ensembles de musique classique que Vienne, et ses parcs et fontaines peuvent éclipser ceux de Versailles. La ville a eu la réputation "d'une fenêtre sur l'Europe"; un trait d'union entre la Russie, qui dans le passé était plutôt considérée comme un pays asiatique, et l'Europe. Les Pétersbourgeois de souche différent des habitants des autres régions, surtout des Moscovites. Ils sont plus Européens par leur esprit et plus attachés aux idées et valeurs démocratiques. La prononciation pétersbourgeoise a été longtemps

considérée comme un étalon, un standard de la prononciation de la langue russe. Cinq millions de personnes y habitent. Moins de trois heures par avion jusqu'à Amsterdam, Londres ou Paris. La distance entre Saint-Petersbourg et Moscou est de 650 km environ, mais ça prend dix heures en voiture, faute d'autoroute (pas une seule digne de ce nom en Russie !), et sept heures par train. Les capitales les plus proches sont en fait européennes : Tallinn et Helsinki (moins de 400km).

Peut-être est-ce la dramaturgie du noir et blanc, ajoutée à celle de vos compositions, mais on a le sentiment que vous respectez une tradition littéraire et cinématographique russe, est-ce le cas ?

A.Titarenko / Certaines œuvres dans la musique classique et la littérature m'ont influencé, mais je ne peux pas en dire autant du cinéma. En fait le plus grand impact vient de la musique classique: celle de Dmitri Chostakovitch en particulier, mais aussi bien de tous les chefs d'œuvres, de Mozart à Schnittke. J'adore également certaines œuvres de Dostoïevski mais je pense que, peut-être, l'œuvre littéraire la plus importante dans l'Histoire de la littérature moderne est celle de Marcel Proust. Rien de spécifiquement russe, donc, dans ce que je respecte ...

060

MES IMAGES sont parfois très colorées. Les intentions de mon langage photographique ne peuvent être traduites que par des métaphores visuelles qui demandent de très subtiles nuances de gris pur ajoutées à celles de la couleur.

Pourquoi avez-vous choisi le noir et blanc (ou peut-être est-ce le noir et blanc qui vous a choisi) ?

A.Titarenko / Ce n'est pas vrai, car mes images sont parfois très colorées. C'est que les intentions de mon langage photographique ne peuvent être traduites que par des métaphores visuelles qui demandent de très subtiles nuances de gris pur ajoutées à celles de la couleur, elles aussi assez fragiles et fines.

Mais précisément dans le noir et blanc, vous relevez le gris, même si vous en exploitez toutes les nuances, cela traduit-il une vision pessimiste du monde ?

A.Titarenko / Il n'y a pas de vision pessimiste par elle-même. Comme il n'y a pas d'optimisme absolu non plus. Les deux visions existent, l'une par rapport à l'autre. Si vous créez une

série d'images, la vision se traduit, non par la considération des photos une par une, mais dans leur suite. Ainsi toutes mes séries sont plutôt optimistes.

Pourtant dans les séries que vous avez faites à Venise et à Cuba, deux villes ensoleillées qui ont été mille fois photographiées et auxquelles vous apportez un nouveau regard en y important ce qui ressemble à cette âme russe, on y ressent le même pessimisme. N'est-ce pas une fatalité à laquelle vous ne pouvez échapper ou au moins à laquelle vous ne souhaitez pas vous soustraire ?

A.Titarenko / Venise et Cuba sont ajoutées à mon travail sur Saint-Petersbourg, pour la même raison qu'il faut d'abord ajouter une bonne dose de pessimisme pour pouvoir ensuite apprécier un véritable optimisme. Ou plutôt, c'est le même procédé que lorsque l'écrivain introduit, dans la trame du sujet, l'image et les épisodes du bonheur pour donner la mesure des malheurs. Venise est un symbole du bonheur, de l'amour éternel, de tout ce qu'il y a de meilleur ici-bas... Bien que ce ne soit pas le cas pour la Havane, on découvre que la majorité des touristes y sont plutôt de jeunes mariés en voyage de noces, ce qui est loin d'être le cas à Saint-Petersbourg.

Les personnages dans vos photos sont fantomatiques, soit des spectres dans des foules indistinctes, soit des individus perdus dans la ville, que recherchez-vous chez les gens, sont ils anecdotiques ?

A.Titarenko / C'est immense votre question, parce que c'est une question de principe qui nous renvoie très loin, à la notion même de l'anecdote dans l'art. C'est vrai que, sur certaines de mes photographies, l'apparition de l'homme est plutôt anecdotique par rapport à une dimension de la ville qui est généralement derrière, mais c'est vrai surtout par sa dimension dans le temps. Car c'est bien une notion de temps que ces personnages introduisent par leur présence et c'est cette notion de temps, devenu visible, qui joue quand vous parlez de leur état de spectres. C'est comme si vous rappelez à quelqu'un son âge, en disant, par exemple, que de toute façon, quand tel ou tel événement se produira, nous ne serons plus vivants... C'est donc à mon avis la place que tout être vivant occupe dans le temps qui est anecdotique et c'est ce à quoi font allusion mes images... Comme la Bible, et un tas d'autres choses par ailleurs...

Mais ce n'est pas tout. En art, je trouve que c'est justement parfois quelques petits détails anecdotiques dans le tableau, quelques sons ou gestes sans lien direct avec le texte de la pièce quand le spectacle se joue (comme dans "La Cerisaie" de Tchekhov, jouée à Saint-Petersbourg, le bruit

préenregistré des moustiques dans la salle provoquant les gestes des comédiens essayant de les abattre), quelques mélodies banales, accessoires, presque anecdotiques, qui surviennent inopinément dans tel concerto de Mozart ou de Schnittke, qui nous donnent, de façon inattendue, un sentiment de nouveauté, de beauté, de plénitude, de la vie. Et nous remplissent d'un plaisir désintéressé, de tout ce qu'on vient chercher dans l'art. De ce point de vue là, à mon avis essentiel, l'anecdote n'est-elle pas un synonyme de génie, d'imprévisible, de tout ce qu'un véritable artiste apporte de soi, qui est différent des autres et qu'on ne peut pas apprendre mais uniquement créer? A réfléchir ...

Vous aimez jouer avec le temps, celui qui passe comme celui qu'il fait, et surtout le mauvais temps : même quand le soleil est présent, il perce à travers les nuages, on sent bien pourtant que ce n'est pas seulement pour la lumière et les ombres, quelle en est la raison fondamentale ?

A.Titarengo /Le temps qu'il fait est une part importante de mon langage, qui ne possède ni lettres, ni chiffres... C'est en quelque sorte comme le majeur et le mineur en musique.

Les films se font presque autant au tournage qu'au montage, peut-on dire la même chose de vos photographies : se font-elles autant à la prise de vue qu'au tirage ?

A.Titarengo /On peut plutôt comparer le processus de création de l'image avec celle d'une œuvre de musique classique par un pianiste ou un chef d'orchestre qui ont écrit la musique qu'ils interprètent, ou bien la création d'un rôle par un acteur qui est également l'auteur de la pièce. Dans mon cas aussi, il y a deux créations : celle de l'image sur le négatif, puis celle du tirage à partir de ce négatif. J'utilise tous les moyens artistiques que proposent ces deux processus pour arriver à mes fins. C'est à dire pour exprimer ma vision.

La photographie a-t-elle changé la vision que vous avez du monde qui vous entoure ?

A.Titarengo /Justement non. C'est ma vision, préexistante, de la réalité de ce qui m'entourait qui a changé ma photographie plutôt que contraire.

Le temps de pose de vos clichés étant volontairement long pour obtenir les effets que vous désirez, le résultat est-il aléatoire ?

A.Titarengo /Je sais à peu près ce que j'aurai sur la pellicule, mais cela ne veut pas dire qu'il n'y a pas de surprises. Ça arrive... Des bonnes comme des mauvaises... ■

BLACK & WHITE MAGIC OF ST PETERSBURG,
1995 - 1997 / Untitled, [woman on the corner]